

# L'aurore s'allume

I.

L'ombre épaisse fuit ;  
Le rêve et la brume  
Vont où va la nuit ;  
Paupières et roses  
S'ouvrent demi-closes ;  
Du réveil des choses  
On entend le bruit.

Tout chante et murmure,  
Tout parle à la fois,  
Fumée et verdure,  
Les nids et les toits ;  
Le vent parle aux chênes,  
L'eau parle aux fontaines ;  
Toutes les haleines  
Deviennent des voix !

Tout reprend son âme,  
L'enfant son hochet,  
Le foyer sa flamme,  
Le luth son archet ;  
Folie ou démence,  
Dans le monde immense,  
Chacun recommence

Ce qu'il ébauchait.

Qu'on pense ou qu'on aime,  
Sans cesse agité,  
Vers un but suprême,  
Tout vole emporté ;  
L'esquif cherche un môle,  
L'abeille un vieux saule,  
La boussole un pôle,  
Moi la vérité.

II.

Vérité profonde !  
Granit éprouvé  
Qu'au fond de toute onde  
Mon ancre a trouvé !  
De ce monde sombre,  
Où passent dans l'ombre  
Des songes sans nombre,  
Plafond et pavé !

Vérité, beau fleuve  
Que rien ne tarit !  
Source où tout s'abreuve,  
Tige où tout fleurit !  
Lampe que Dieu pose  
Près de toute cause !  
Clarté que la chose  
Envoie à l'esprit !

Arbre à rude écorce,  
Chêne au vaste front,  
Que selon sa force  
L'homme ploie ou rompt,  
D'où l'ombre s'épanche,  
Où chacun se penche,  
L'un sur une branche,  
L'autre sur le tronc !

Mont d'où tout ruisselle !  
Gouffre où tout s'en va !  
Sublime étincelle  
Que fait Jéhova !  
Rayon qu'on blasphème !  
Œil calme et suprême  
Qu'au front de Dieu même  
L'homme un jour creva !

III.

Ô terre ! ô merveilles  
Dont l'éclat joyeux  
Emplit nos oreilles,  
Eblouit nos yeux !  
Bords où meurt la vague,  
Bois qu'un souffle élague,  
De l'horizon vague  
Plis mystérieux !

Azur dont se voile  
L'eau du gouffre amer,  
Quand, laissant ma voile  
Fuir au gré de l'air,  
Penché sur la lame,  
J'écoute avec l'âme  
Cet épithalame  
Que chante la mer !

Azur non moins tendre  
Du ciel qui sourit  
Quand, tâchant d'entendre  
Ce que dit l'esprit,  
Je cherche, ô nature,  
La parole obscure  
Que le vent murmure,  
Que l'étoile écrit !

Création pure !  
Etre universel !  
Océan, ceinture  
De tout sous le ciel !  
Astres que fait naître  
Le souffle du maître,  
Fleurs où Dieu peut-être  
Cueille quelque miel !

Ô champs, ô feuillages !  
Monde fraternel  
Clocher des villages

Humble et solennel !  
Mont qui portes l'aire !  
Aube fraîche et claire,  
Sourire éphémère  
De l'astre éternel !

N'êtes-vous qu'un livre,  
Sans fin ni milieu,  
Où chacun pour vivre  
Cherche à lire un peu !  
Phrase si profonde  
Qu'en vain on la sonde !  
L'œil y voit un monde,  
L'âme y trouve un Dieu !

Beau livre qu'achèvent  
Les cœurs ingénus,  
Où les penseurs rêvent  
Des sens inconnus,  
Où ceux que Dieu charge  
D'un front vaste et large  
Ecrivent en marge :  
Nous sommes venus !

Saint livre où la voile  
Qui flotte en tous lieux,  
Saint livre où l'étoile  
Qui rayonne aux yeux,  
Ne trace, ô mystère !  
Qu'un nom solitaire,

Qu'un nom sur la terre,  
Qu'un nom dans les cieux !

Livre salutaire  
Où le cœur s'emplit !  
Où tout sage austère  
Travaille et pâlit !  
Dont le sens rebelle  
Parfois se révèle !  
Pythagore épèle  
Et Moïse lit !

Décembre 1834.

Victor Hugo (1802–1885)